

j'ai croisé ici un astre qui me conte sa lumière au fil des jours
le vent était son camarade
il poussait sa voile au bord du rêve
main dans la main avec la solitude il marchait dans ses silences
voguait dans ses silences malgré les boucans de la ville
aspirait à rouler sa barque dans les flancs de la lune
il marchait dans ses silences malgré les boucans de la ville
fantôme de son propre ciel il marchait
avec ses ombres ses collines de nuages
et sa tête pourtant réfugiait quelque lumière semblable à la lune
cette blanche rive où se tait la nuit
il pouvait s'arrêter à n'importe quel coin de rue faute de mieux
pour clamer un poème
sur la mélodie de sa pisse contre le mur
il s'arrêtait à n'importe quel moment
les fesses imprudentes sur un muret insalubre
se mettait à dégager de l'encre sur des bouts de papier
des pages imbibées d'aurore
qu'il partait ensuite poser en pleine nuit sur le visage de la ville
il aimait partager le pain des lettres avec la foule
il s'amusait à donner du soleil aux esprits
les bourreaux avaient fini par l'embarquer
il est arrivé ici deux jours après moi
je me suis livré nu sous la pluie de ses mots
point besoin de te dire comment le récit de son odyssée m'a illuminé
son existence est une longue lettre à l'espoir
à la rosée de Manuel
à l'étrange vérité de Meursault
et au soleil rouge d'Hilarion
c'est lui d'ailleurs qui m'a enseigné que
malgré les coulées de sang qui hantent la voie de l'aube nouvelle
la révolte reste debout
funambule sur les lames

entre ces quatre murs
parfois je reviens à mon cabinet de ténèbres
et je repense aux rails de ma vie habités par des trains douloureux
et je repense à la somme de ce que je connais
non non pas l'école ce n'est pas l'école
mais ma vingtaine ici-bas
qui m'a appris les courbes de ces nuits denses
tout nommer jamais
jamais je ne saurais tout nommer
mon chant déraillé mon étoile bégaie
je connais la rose où vit ma mère
elle porte la robe grise d'un temps clos
dernier seuil ou tombeau
il y a dans cette zone une chanson perdue
qui me porte à célébrer sans cesse un sourire abstrait
on aura beau supplier le vide
il ne fait pas chuter un fardeau

combien de matins faudra-t-il à nos yeux
pour repêcher la beauté
combien
vers mes limites grimpent des cahots
je salue les ravages qui me façonnent
l'enfance lâche ses rideaux
j'accède aux cendres
je connais le sillon pâle
les creux sauvages
jours stériles où marchent mes tantes
et leurs rêves tournés en pacotilles
leurs musiques sont des saisons dressées par le fer
leurs poèmes sont des terres blanches
où la poussière dévore
tout avenir qui viendrait à se poindre

—

Jean D'Amérique,
La Cathédrale des cochons, Éditions Théâtrales, 2020, p. 24-26